

Les Temps nouveaux. Supplément littéraire

| Les Temps nouveaux. Supplément littéraire. 1912/07/06.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisationcommerciale@bnf.fr.

LES TEMPS NOUVEAUX

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

SOMMAIRE

La fonte bout, l'acier coule, Léon et Maurice Bonneff.
Le mécanicien, Léon Tolstoï.
Les avocats-Conseils, Francis Delaisi.
Les hommes de civilisés, Capitaine Azan.
Le jour et l'ombre, Ferdinand Lassalle.
Le peuple veut un roi.

LA FONTE BOUT, L'ACIER COULE

Mangés en lignes, les convertisseurs représentent exactement des obus dressés sur leur pointe et tronqués, des obus ouverts qui ont dix mètres de circonférence. Le fond du convertisseur — la base inférieure de ce cône renversé — est percé d'une multitude de trous qui, tout à l'heure, donnent passage au vent, à un ouragan plus puissant encore que celui des hauts fourneaux, car sa force équivaut à 1.800 chevaux.

Le convertisseur est rempli par le haut de la fonte mélangée, de manganèse destiné à débarrasser l'oxyde de fer, qui se forme durant le soufflage et, pour les minerais chargés de phosphore, de chaux qui l'absorbe. Les déplacements du convertisseur, ceux de la poche, sont commandés par une machine hydraulique. Le mécanicien se tient dans une cage de fer, à droite de l'appareil, il frappe ses tourelles, ses manettes, ses leviers, de gestes familiers qui lui ont fait décerner par les ouvriers ce nom expressif: le pianiste. Chargé, le convertisseur se dresse et l'on donne le

signal. Un rugissement éclate, la fonte entre en ébullition! De la gueule du convertisseur des langues s'élançant, d'un rouge ardent; elles emplissent le hall d'une lumière dont l'éclat blouit, elles dominent les bâtiments de la aciérie; elles illuminent la campagne; des

hauteurs, à cinquante kilomètres, on les distingue: l'horizon semble peuplé d'incendies. Puis, elles s'abattent, tandis que le rugissement se tait. Le convertisseur crache une vapeur rouge, épaisse comme la brume sur la mer. Au-dessus de l'usine flotte un halo pareil à celui qui plane sur les grandes villes, le soir: le phosphore brûle.

Tout menu dans sa cage, le « pianiste » touche une manette: le convertisseur s'incline, lâchant sa crasse. Le feu d'artifice crépite, le bouquet de cette féerie de lumière qu'est la conversion de la fonte en acier. Les étincelles pétillent; un éventail de feu dont le convertisseur est le centre, se déploie par le hall. Dans un rayon de soixante mètres, les hommes fuient, car la morsure des étincelles est cruelle. Puis, sous l'obus, une poche est amenée, le convertisseur bascule et l'acier coule glorieusement, parmi la pluie des paillettes.

Alors, une grue hydraulique happe par le moyen de trois câbles solides — pas toujours assez solides, on va le voir, — la poche qui pèse 20.000 kilos et la conduit au-dessus des lingotières. C'est le nom des moules de fonte, dressés sur des plaques épaisses de 20 centimètres et munis sur leur tranche de deux poignées où l'acier va couler. La poche s'ouvre, un jet d'acier cingle dans la lingotière, l'emplit. On masque l'orifice, la poche se déplace et emplit une seconde lingotière. Quand toutes sont pleines et que la poche est vide, la grue hydraulique s'efface, une machine roulante s'avance et tend vers les lingotières, comme des bras longs de dix mètres, ses chaînes à crochets.

Armés de longs ringards, les hommes engagent les crochets dans les poignées des lingotières, les chaînes se tendent, la lingotière, enlevée, se balance en l'air, tandis que son contenu solidifié reste droit sur sa base, lingot d'acier tout rouge dont l'intérieur est encore liquide. Des ouvriers à demi-nus font

happer le lingot par les pinces de la tenaille, le balancent à cinq mètres du sol ; on dirait qu'ils font tourner des boulets rouges dans une fronde de géant. Couché sur un chariot bas et étroit, la chaise qu'emporte la locomotive, ligoté à nouveau de chaînes, le lingot descend par une trappe dans un four spécial — le four à pits — où il conserve sa chaleur en attendant son premier passage au train de laminoirs.

Les ouvriers des aciéries sont exposés à une température qui atteint en été, au bec de coulée de convertisseur, 80°. De nombreux dangers les menacent : brûlures lors du transfert de la fonte au mélangeur, du renversement du mélangeur, du chargement du convertisseur, du soufflage, de la coulée dans la poche et dans les lingotières, brûlures par les étincelles produites lors du soufflage et du renversement du convertisseur, lorsque le convertisseur « crache », brûlures par les scories, danger d'explosion des conduites de soufflage, explosions dues à la mise en présence de la fonte et de l'eau ; enfin, renversement inopiné des poches de coulée.

En janvier 1906, aux forges de Hennebont (Morbihan), une poche de fonte liquide, du poids total de 26.000 kilos se renverse par suite de la rupture des rails. L'avalanche de feu atteint dix ouvriers ; trois, — Boileau, Person, Legendre, — sont carbonisés sur-le-champ. Les sept autres sont blessés à mort. Cinq autres sont grièvement brûlés.

Le 27 avril 1907, à onze heures et demie du soir, aux aciéries d'Homécourt (Meurthe-et-Moselle), la poche de coulée arrivant du convertisseur avec 17.000 kilos d'acier en fusion, bascule sur les ouvriers. Deux sont tués sur le coup, trois sont atteints mortellement. Six sont blessés.

Le 20 décembre 1907, l'ouvrier Choffet est touché par la fonte en fusion aux hauts fourneaux de Jarville (Meurthe-et-Moselle). On le porte à l'hôpital en toute hâte, on l'ampute ; les médecins ne répondent pas de sa vie.

Le 2 janvier 1908, aux aciéries de Longwy, l'ouvrier Adelin Lecomte est atteint par la fonte. Il meurt aussitôt.

Le 3 janvier, aux aciéries de Mont-Saint-Martin, l'ouvrier François Gillet est frappé à la poitrine. Il meurt le lendemain.

L'acier tue des hommes tous les jours.

Aux seules aciéries de Longwy, du 1^{er} novembre 1907 au 29 janvier 1908, soit en trois mois, quinze travailleurs sont tués.

Dans tout le bassin, près de chaque aciérie on dut bâtir un hôpital pour les ouvriers.

Le salaire de ces hommes se répartit ainsi : mécaniciens et accrocheurs des poches de coulée : 4 fr. 50 à 5 francs par jour ; leurs ou mélangeurs : 6 francs ; ouvriers convertisseurs (chargeurs) : 5 fr. 50 ; ouvriers de la fosse, qui reçoivent l'acier et le distribuent aux lingotières : 1^{er} fondeur, 9 francs ; aides, 5 à 6 francs ; ouvriers de la tenaille : 5 à 6 francs ; pianistes : 5 francs.

Léon et Maurice BONNEFF.

La Vie tragique des Travailleurs, de la page 112 à la page 115.

FONCTIONNAIRE

L'homme de qui dépendait l'amélioration sort des prisonniers de Saint-Petersbourg un vieux général, issu de barons allemands qu'on disait un peu gâteux. Il avait de longs ans de service et nombre de décorations, dont il portait que la seule croix blanche à sa boutonnière. Il avait gagné cette croix, particulièrement flatteuse, au Caucase, pour avoir forcé les moujiks, tondu et revêtus d'uniformes, armés de fusils à baïonnettes, à tuer des milliers de gens du pays qui défendaient leurs libertés, leurs maisons et leurs familles. Ensuite, il avait servi en Pologne où, de nouveau, il avait forcé les paysans russes à commettre divers crimes qui lui avait valu de nouvelles décorations et nouveaux ornements à son uniforme ; et il avait encore servi ailleurs. A présent, il occupait une place, qui lui valait bon gîte, bon traitement et honneurs. Il exécutait les ordres venus d'en haut avec une rigueur absolue et en tenait l'exécution pour chose éminemment appréciable. Comme il leur attribuait une portée toute particulière, il considérait que tout pouvait être changé sur terre, sauf ces ordres.

Les devoirs de sa charge consistaient à maintenir dans les casernes, et au secret, des détachements politiques des deux sexes, et cela de telle façon que la moitié d'entre eux disparût dans l'espace de dix ans : d'aucuns perdaient la raison, d'autres mouraient de phtisie, ou se suicidaient en se laissant mourir de faim, en s'ouvrant les veines avec un morceau de verre, en se pendant ou en se brûlant vifs.

Le vieux général savait tout cela, car il voyait journalièrement sous ses yeux ; mais tous ces accidents ne touchaient pas plus sa conscience que ne l'émouvaient les accidents produits par les orages, les inondations, etc.